

Digraphe

Section Française des Vigilants de Saint-Just

MARS 1992 NUMERO 59

EFFETS DE LA RAISON D'ETAT

PAROLES IRAKIENNES

Sargon Boulus Abdelamir Chawki A. K. El Janabi
Kadhim Jihad Mohammed Saïd Saggar Saadi Youssef
Entretien Alain Jouffroy suite
René Lacroix Yves Vargas

MANUSCRIT INÉDIT

Condorcet

BATAILLE

Emmanuel Tibloux

TEXTES

Gérard Cartier Geneviève Clancy Béatrice Durupt
Serge Fauchereau Denis Lancry Alain Praud
Patrick Wateau



MERCVRE DE FRANCE

GÉRARD CARTIER

Tombeau de Phèdre

1. Les dieux

Diane (*l'hiver est ma maison*)

Vénus (*la sagesse est faite pour les morts*)

2. Les hommes

Hippolyte

Phèdre

Thésée

L'ermite

L'aîné, le petit

Serviteurs et soldats

3. Le ciel et la terre

Ciel pur d'hiver, orages, premières étoiles

Bâtiment funéraire enfoui sous la végétation

4. Les couleurs

Ombre des arbres, lumière changeante

5. Les bruits

Chants réguliers, cris de bêtes, voix de l'auteur
Orchestre de cordes et de bois

Abies dans l'ombre à l'écart de la scène

HIPPOLYTE Prépare mes affaires un bagage léger
Non que je ne parte loin mais où je vais
Je n'aurai pas besoin de beaucoup

Serviteur disparaît.

HIPPOLYTE Partir fuir ce lieu resserré
Où chaque pas me jette contre elle
Murs sans vent sans lumière le sang pourrit
Qui saurait lire ne verrait que trahison
Aller où je ne serai rien terrible distance
Qui sera mon gardien je demeure intact
Éteinte cette soif cette guerre contre soi
Trézène montagne d'Abies forêts perdues
Où j'ai passé toute ma vie hélas
Ces pas qui viennent

PHÈDRE Hippolyte
Je te cherchais on me dit que tu veux partir
Pourquoi

HIPPOLYTE je vais en Thurige je veux savoir
Comment se contenter de ce bruit publique
Cette image horrible qui me poursuit

PHÈDRE Folie si Thésée n'a pu échapper
Au sombre tyran de ce pays
Comment espères-tu en revenir

HIPPOLYTE Je le sais je ne suis rien devant lui
Bon seulement à lire et à chasser

On l'assassine mais je dois rester à Trézène
Courir après des daims et des oiseaux
J'irai à Arnstadt je vengerai mon père
Ou sans lui déplaire je mourrai

PHÈDRE Ne crois pas ce qui est écrit dans les livres
Jetés dans le monde les mots sont dangereux
Quelle gloire gagneras-tu
Te faire éventrer dans un pays obscur
Et si jamais tu réussissais
Le tyran n'a-t-il pas un fils
Il viendra jeter ici la désolation
Le désordre n'a pas de fin

HIPPOLYTE je vois mon père
Des gravats des herbes folles son corps abandonné
Offert au hasard aux bêtes de la nuit
Les mouches le sucent

PHÈDRE ne pars pas
Le corps de Thésée je le vois comme toi
Cette chair déchirée couverte de sanies
Son visage pareil au tien tes yeux
Ton front ta bouche meurtrie

HIPPOLYTE que dis-tu

PHÈDRE Tu ne peux plus rien ne pars pas
Tu ne reviendrais pas
As-tu donc tant de raisons de le regretter
Jamais à ce qu'on dit il ne t'a aimé
Jamais tenu sur ses genoux
Jamais porté sur son dos en feignant d'être ivre
Sa mémoire sois en fier rien qu'éclats
Coups de mains il aurait vendu son nom
Pour un éclair entrevu dans l'œil d'une femme
À quoi me forces-tu je suis semblable à toi
Je hais les choses du siècle
Ne pars pas je ne sais pas l'art d'espérer
Je ne saurais pas vivre
Tais-toi ne bouge pas ce désordre
Va s'apaiser le palais sera à nous

On mettra des lampes il y aura des chants
 La douleur n'est pas lente à s'éteindre
 Les larmes et les regrets ne sont pas pour toi
 Regarde la montagne ouverte au vent
 Je te suivrai là-haut crois-tu que m'effraie
 Le dédale des forêts je ferme les yeux
 C'est un pays naïf je le parcours après toi
 Je porte tes armes il me semble parfois
 Que tu tombes blessé je me penche
 Ton front saigne
 Je noue sur ta plaie un mouchoir
 J'écarte les bruits qui t'inquiètent l'ombre
 Est pleine de cris retenus ô jamais
 Je ne voudrais revoir le monde

HIPPOLYTE que dis-tu
 Quel égarement je ne veux pas entendre

PHÈDRE Hippolyte!

HIPPOLYTE laisse-moi

PHÈDRE il sait et il s'enfuit
 Angoisse pire que la mort j'étais
 Folle maintenant plus d'espérance
 Moi qui ne savais pas vivre plus de paix
 Le mal sera mon nom

ABIES Voilà ce que je voulais voir, tu n'es pas de celles que l'on punaise au mur. au pied de qui on fait brûler une ampoule, ton visage est noir, tes mains tremblent. tu ne vois plus. tu as tué l'image. tu ne portes qu'un mort, un ange en érection. à quoi bon ta bouche, ta nuque renversée, à quoi bon la chaleur de tes cuisses? tu n'auras plus de rêve, solitaire, serrée dans tes propres bras, ton plaisir la fornication d'une bougie. ne me regarde pas. laisse-moi, ne me poursuis pas dans le sommeil. les yeux se laissent séduire. les femmes sont un livre. comment n'aimerait-on pas les images? ces peintures qu'elles savent faire d'elles-mêmes. mais je te connais. ta trahison c'est ma leçon. voilà le châtement que je méritais. le fouet à sept nœuds. va, sois prodigue. je m'agenouille devant toi. je courbe les épaules comme devant la lanterne des morts. frappe. ta main est trop légère. ce n'est rien, frappe-moi de tes lamentations. voilà mon plaisir. ce n'est que l'introït.

Être haïe et ne pouvoir ni souffrir ni mourir
Je ne veux plus voir le jour une chambre forte
Seule avec un spectre et se laisser
Mourir de faim en veillant à travers une fente
La lumière qui penche sur les choses muettes
La faute est dans les mots l'innocence
C'est se mordre les lèvres
Comment revenir à cet état perdu
Où le silence n'est pas troublé trop tard
Mon nom même m'épouvante où aller
Une porte basse une cave effondrée
S'accroupir dans un angle et se glisser
Un couteau dans le foie
Je ne peux plus vivre et ne sais pas mourir
Peur du noir où je tombe le poison avalé
Le fil de fer autour du cou
Victoire amère je pars
De méchantes graines poussent sur ma tombe
Et lui reste pur à jamais
Machiner au-delà du supplice
Une ruse dont il ne se sortira pas
Des mots infâmes pour servir à ma vengeance
Tracés au charbon sur le mur où je me pends
Hippolyte est celui que je fuis
Eh bien me croyais-tu capable de te préparer
Ce destin taillé à la hache...
Mais rien ne pourra me sauver il parlera
L'aveu retombera sur moi je suis perdue
Où est-il le rattraper dans sa chambre
Le frapper dans le dos Hippolyte
Pardonne-moi je t'aime bourrer
Sa bouche de chiffons briser la main
Qui accuse il étouffe il se débat
Je ne le lâche pas son bras retombe
Enfin je peux l'aimer
Il est roulé dans un linge sur une pierre
La bile coule de son cœur recueillement
Trézène est tendue de crêpe blanc
Alors je peux pleurer
Tomber à genoux devant son corps apaisé
Alors je suis heureuse dans ma douleur
Il est à moi complaisant il ne détourne pas

- Ce regard sauvage qui me frappait de honte
 Il écoute sans frémir mes pleurs
 Je lave sa bouche ses joues ombrées
 Je maquille ses yeux j'écarte le pli
 Du linge amidonné sur la cuisse
 Son membre gonflé
 Ah voilà le bonheur que je comptais
 Puis on l'enferme dans une fouille
 Creusée sur le bord de la route de Vienne
 Rien désormais ne peut l'arracher à moi
- VÉNUS Eh bien où en sommes-nous
 Ont-ils un visage ou déjà rien qu'un masque
 Leur seul nom jette-t-il l'effroi
 Non je le vois bien on peut en tirer mieux
 Les pétrir encore
 Sous le trait tremblé qui les dessine leur âme
 Est trop faible
- DIANE Cela ne te suffit donc pas
 Les tourments le feu et la désolation
- VÉNUS Le sens est encore vert
 Une ombre que va recouvrir l'hiver
 Regarde : Phèdre n'est pas encore Phèdre
 Une mauvaise herbe perdue dans la jachère
 Une ortie dans le champ de moutardes sauvages
 Je veux un arbre au fruit foudroyant
- DIANE Jamais de repos jamais de pitié
- VÉNUS Vais-je les abandonner maintenant
 Ils se cherchent leurs esprits se frottent
 Ils ne savent plus de garder leur vertu
 Est dissipation les arracher l'un
 À l'autre serait cruel comme un coït
 Interrompu
- DIANE qu'ont-ils à y gagner
 Gémir et rechercher en vain l'issue

La langue un vent inépuisable
Et faire de la raison l'arme de la folie
Voilà ton talent entre tous

VÉNUS

la sagesse

Est faite pour les morts les dalles plombées
Moi je les aime leur peau leur bouche violente
Leur souffle qui commande aux mouvements de l'air
Tu peux leur donner une règle et des préceptes
Aimer les pierres nues le silence
Les enfermer dans un enclos
Un rêve froid entre les feuilles d'eau
Un bout de ciel et de maigres saisons
L'enceinte sera toujours trop basse
On devine au-delà
Un paysage subtil et varié
Mon art est tout dans ce regard
Qui fuit l'ennui de tes plaisirs

DIANE

Voilà ta volupté accroître le désordre
Au lieu qu'il faut peu à peu le réduire
Retenir son souffle éteindre le bruit du monde
Alors l'esprit peut y tracer ses lignes
Laisse-les laisse-moi Hippolyte il oublie
Ce qu'il me doit ton art est un jeu monotone
La même scène toujours les mêmes plaintes

VÉNUS

Quelle injustice mon art est versatile
Invention composition et style
Pectus est quod disertos facit!
Le cœur y suffit il n'est sec ni stérile
De tout accident il fait son aliment
Blesse-le au matin d'une entaille légère
À midi il s'aiguise et se plaint
Et la nuit il chante mieux encore
Ce n'est qu'alors que filtre le sens
Je connais cette grammaire
On ne doit pas d'emblée saisir le plan
Mais le dessin doit être droit et ferme
Tout y concourt le pays la saison
Que le lieu se tienne qu'il puisse
Soutenir l'épilogue et la moralité

Une île un désert une ville resserrée
Où le désordre du siècle
L'histoire qui se convulse dans la distance
Atteint tout à coup : je peux commencer
C'est l'homme que je choisis d'abord
Il lui faut une gravité primitive
Une audace timide une mélancolie
Il s'avance dans le proemium il est pur
Elle elle est hardie adroite à dissimuler
Son ton est périodique autant que le sien coupé
Tout les oppose tortueuse et massif vive et lent
Suppliante et insolent en accord avec
Le lexique naturel
Choisis différents autant que je le peux
Une vierge et un taureau mon plaisir est parfait
Un pur caprice les unit ils chantent bravo
Encore un graduel pour ma délectation
Puis la foudre ou la loi ou le poison
Tombe sur eux ils se tiennent toujours
Ennemis et embrassés douleur délicieuse
Les yeux crevés les lèvres frottées d'absinthe
Grandes perturbations sur la terre
C'est bien

DIANE

je ne te laisserai pas Hippolyte
Je vais l'arracher à tes travaux ta saison
Est passée ton charme éventé trouve
Ailleurs ta victime

VÉNUS

trop tard ils sont à moi
Tous les deux